

L'INVASION

(L'épisode qui précède a pour titre : LE ROU YÉOR)

I

On peut se figurer l'animation de la ferme, les allées-et venues des domestiques, les cris d'enthousiasme de tout le monde, le cliquetis des verres et des fourchettes, la joie peinte sur toutes ces figures, lorsque Jean-Claude, le docteur Lorquin, les Mutterne et tous ceux qui avaient suivi la voiture de Catherine furent installés dans la grande salle, autour d'un magnifique jambon, et se mirent à célébrer leurs futurs triomphes la cruche en main.

C'était justement un mardi, jour de cuite à la ferme.

La cuisine flamboyait depuis le matin ; le vieux Duchêne, en manches de chemise, le bonnet de coton sur la nuque, retirait du four des miches de pain innombrables, dont la bonne odeur remplissait toute la maison. Annette les recevait et les empilait au coin de l'âtre, Louise servait les convives et Catherine Lefèvre veillait à tout, criant :

« Dépêchez-vous, mes enfants, dépêchez-vous. Il faut que la troisième fournée soit prête lorsque ceux de la Sarre arriveront. Ça fera six livres de pain par homme. »

Hullin, de sa place, regardait la vieille fermière aller et venir.

« Quelle femme ! disait-il, quelle femme ! Elle n'oublie rien. Allez donc en trouver deux pareilles dans tout le pays ! A la santé de Catherine Lefèvre ! »

— A la santé de Catherine, répondaient les autres.

Les verres s'entre-choquaient et l'on se remettait à causer de combats, d'attaques, de retranchements. Chacun se sentait aimé d'une confiance invincible, chacun se disait en lui-même : « Tout ira bien ! »

Mais le ciel leur réservait encore une grande satisfaction en ce jour, surtout à Louise et à la mère Lefèvre. Vers midi, comme un beau rayon de soleil d'hiver blanchissait la neige et faisait fondre le givre des vitres, et que le grand coq rouge, sortant la tête du poulailler, lançait son cri de triomphe dans les échos du Valtin en battant de l'aile, tout à coup le chien de garde, le vieux *Yohan*, tout édenté et presque aveugle, se mit à pousser des aboiements si joyeux et si plaintifs à la fois que tout le monde prêta l'oreille.

On était dans le plus grand feu de la cuisine ; la troisième fournée sortait du four, et pourtant Catherine Lefèvre elle-même s'arrêta.

« Quelque chose se passe, » dit-elle à voix basse.

Puis elle ajouta tout émue :

« Depuis le départ de mon garçon, *Yohan* n'a pas aboyé comme ça. »

Dans le même instant des pas rapides traversaient la cour ; Louise s'élançait vers la porte, criait : « C'est lui ! c'est lui ! » Et presque aussitôt une main cherchait la clenche en frémissant ; la porte s'ouvrait, et un soldat paraissait sur le seuil, — mais un soldat si sec, si hâlé, si décharné, sa vieille capote grise à boutons d'étain si râpée, ses hautes guêtres de toile si déchirées, que tous les assistants en furent saisis.

Il ne semblait pouvoir faire un pas de plus, et posa lentement la crosse de son fusil à terre. Le bout de son nez d'aigle — le nez de la mère Lefèvre, — luisait comme du bronze, ses moustaches rousses tremblaient : on eût dit un de ces grands éperviers maigres, que la famine pousse en hiver jusqu'à la porte des étables. Il regardait dans la cuisine, tout pâle sous les couches brunes de ses joues, et ses grands yeux creux remplis de larmes, sans pouvoir avancer ni dire un mot.

Dehors le vieux chien bondissait, pleurait, secouait sa chaîne ; à l'intérieur, on entendait le feu pétiller, tant le silence était grand, mais bientôt, Catherine Lefèvre d'une voix déchirante s'écria :

« Gaspard !... mon enfant !... C'est toi ! »

— Oui, ma mère ! » répondit le soldat tout bas, comme suffoqué.

Et, dans la même seconde, Louise se prit à sangloter, tandis que dans la grande salle s'élevait comme un bruit de tonnerre.

Tous les amis accouraient, maître Jean-Claude en tête, criant : « Gaspard !... Gaspard Lefèvre. »

En arrivant, ils virent Gaspard et sa mère qui s'embrassaient : cette femme si forte, si courageuse pleurait à chaudes larmes ; lui ne pleurait pas, il la tenait serrée sur sa poitrine. ses moustaches rousses dans ses cheveux gris, et murmurait :

« Ma mère !... ma mère !... Ah ! que j'ai souvent pensé à vous ! »

Puis d'une voix plus haute :

« Louise ! dit-il, j'ai vu Louise ! »

Et Louise se précipitait dans ses bras : leurs baisers se confondaient.

« Ah ! tu ne m'as pas reconnu, Louise ! »

— Oh ! que si... oh ! que si... je t'ai reconnu rien qu'à ta marche. »

Le vieux Duchêne, son bonnet de coton à la main, près du feu, bégayait :

« Seigneur Dieu... est-ce possible ?... mon pauvre enfant... comme le voilà fait ! »

Il avait élevé Gaspard et se le représentait toujours, depuis son départ, frais et joufflu, dans un bel uniforme à parements rouges. Cela dérangeait toutes ses idées de le voir autrement.

En ce moment Hullin, élevant la voix, dit :

« Et nous autres, Gaspard, nous tous, tes vieux amis, tu veux donc nous laisser en friche ? »

Alors le brave garçon se retourna et ne fit qu'un cri d'enthousiasme :

« Hullin ! Le docteur Lorquin ! Mutterne ! Frantz ! Tous, tous, ils sont tous là ! »

Et les embrassades recommencèrent, mais cette fois plus joyeuses, avec des éclats de rire et des poignées de main qui n'en finissaient plus.

« Ah ! docteur, c'est vous ! — Ah ! mon vieux papa Jean-Claude ! »

On se regardait dans le blanc des yeux, la figure épanouie ; on s'entraînait bras dessus, bras dessous dans la salle, et la mère Catherine avec le sac, Louise avec le fusil, Duchêne avec le grand shako, suivaient riant, s'essuyant les yeux et les joues ; on n'avait jamais rien vu de pareil.

« Asseyons-nous... buvons ! s'écriait le docteur Lorquin ; voici le bouquet de la fête. »

— Ah ! mon pauvre Gaspard, que je suis donc content de te revoir sain et sauf, disait Hullin. Hé ! hé ! sans te flatter, je t'aime mieux comme ça qu'avec tes grosses joues rouges. Tu es un homme maintenant, morbleu ! Tu me rappelles les vieux de notre temps, ceux de la Sambre, de l'Égypte, ha ! ha ! ha ! nous n'avions pas le nez rond, nous n'étions pas luisants de graisse ; nous regardions comme des rats maigres qui voient un fromage, et nous avions les dents longues et blanches !

— Oui, oui, ça ne m'étonne pas, papa Jean-Claude, répondait Gaspard. Asseyons-nous, asseyons-nous ; on cause plus à l'aise. Ah ça ! pourquoi donc êtes-vous tous à la ferme ?

— Comment, tu ne sais pas ? Tout le pays est en l'air, de la Houpe à Saint-Sauveur, pour se défendre.

— Oui, l'anabaptiste de la Painbach m'a dit deux mots de cela, comme je passais ; c'est donc vrai ?

— Si c'est vrai ! Tout le monde s'en mêle. Et moi je suis général en chef.

— A la bonne heure, à la bonne heure, mille tonnerres ! Que ces gueux de *kaiserlicks* ne nous mangent pas la laine sur le dos dans notre pays ; ça me fait plaisir ! Mais passez-moi donc le couteau. C'est égal, on est heureux de se retrouver chez soi. Hé ! Louise, viens donc un peu t'asseoir ici. Tenez, papa Jean-Claude, avec cette petite-là d'un côté, le jambon de l'autre, la cruche en avant sur la ligne, il ne me faudrait pas